Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 23

Artikel: Le feuilleton : souvenirs des campagnes de Louis Bégos, lieutenant-colonel : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-223295

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

gnant ses pieds dans les « gouilles », toute mouillée et toute pâle.

Il s'énervait. De loin, je pouvais constater la douleur infligée par l'attente devenue insupportable. Sa canne agitée en tous sens, par la main encolérée, frappait le sol de coups secs qui détachaient de petits cailloux. Il releva le collet de son pardessus et s'y enfonce tout le menton. Il avait froid, il était triste, il se sentait seul assurément, seul sur cette esplanade à peu près déserte, près de ce grand bâtiment blanc et sévère, peu réjouissant d'apparence en sa gravité judiciaire, seul dans cette ville indifférente, à laquelle il ne conterait pas sa peine.

Trois heures.

Les trois coups sonnèrent distinctement en St-François, puis à la cathédrale. Il regarda sa montre comme s'il eût encore douté de cette réalité navrante. Non, il ne se trompait pas. C'était bien trois heures. Il s'arrêta, interrogeant au loin l'avenue qui se peuplait peu à peu d'enfants et de bonnes. Puis, tête basse, il se détourna, montant à pas lents, dans la direction de Tivoli. Un moment de rage, il voulut jeter par terre le bouquet de violettes. Il l'arracha de sa boutonnière, mais, tout à coup, pris de quelque scrupule, il le replaça délicatement. Alors, ayant, une fois encore, regardé en arrière, pour calmer, par un espoir fugitif sa terrible déconvenue, il s'éloigna dans l'atmosphère refroidie, sous la chevauchée des nuages qui annonçaient l'approche de l'orage, et s'éloigne et disparut.

Et voilà comment j'ai assisté à un petit drame d'amour, l'autre jour, paisiblement assis sur un banc de Montbenon, près de la « gouille aux canards ».

SOUVENIRS DES CAMPAGNES DE LOUIS BÉGOS, LIEUTENANT-COLONEL 15

Je n'avais plus de cheval, il avait été tué à Polotsk! Le colonel Vonderweid, me voyant hors de combat, s'approcha de moi, et, mettant ses mains sur ses yeux, en signe de désespoir, je crois le voir encore : « Mon brave Bégos, s'écria-t-il, prenez mon cheval ! » Je n'oublierai jamais cette preuve de dévouement et d'affection de mon digne colonel, car Dieu sait ce qui l'attendait plus tard.

Notre régiment ne fut pas le seul qui combattit avec valeur. Le premier régiment suisse, qui se trouvait à peu de distance, montrait la même intrépidité. Mon excellent et digne ami, le capitaine Rey, se voyant aussi pressé par les Russes, fit battre la charge pour l'attaque à la baïonnette ; tous ses tambours furent mis hors de combat ; alors, prenant la caisse de l'un d'eux, il battit seul la charge à coups redoublés. Noble exemple de courage que j'aime à retracer dans ces lignes !

Une fois blessé, accompagné de mon fidèle domestique Dupuis, perdant mon sang par ma dernière blessure, il me restait encore de mauvais moments à passer avant d'être à l'abri des projectiles de l'ennemi. En quittant le bois, je jetai un dernier regard sur mes vaillants camarades. Plusieurs d'entre eux étaient Vaudois comme moi. J'en avais vu tomber un si grand nombre sous les balles russes, que je me disais en moi-même : Les reverrai-je encore !

J'atteignis sans encombre la grande route ; mais, arrivé là, je crus que ma dernière heure était venue. La route était labourée de boulets russes ; il en pleuvait de tous côtés, et je les voyais rouler dans toutes les directions. Mon brave domestique Dupuis me suivait toujours, tenant la bride de mon cheval et répétant sans cesse : « Mais aussi, capitaine, vous êtes toujours le même enragé. »

La canonnade ne cessait pas. Dans le bois, d'énormes arbres tombaient avec fracas. Joignez à cela les cris des blessés, la terreur des valides, qui voyaient les boulets frapper leurs voisins, et qui étaient eux-mêmes mortellement atteints au moment où ils croyaient avoir échappé au danger du passage. Il faut avoir vu cet horrible spectacle pour s'en faire une idée !

J'arrivai ainsi à l'ambulance, où je fus pansé par notre chirurgien en chef David, qui, après m'avoir rassuré, me dit en riant : « Tiens, voilà qui est fait, tu pourras encore planter tes choux!» Sa prédiction s'est accomplie.

Cela fait, je remontai à cheval, accompagné de mon brave Dupuis. Muni de quelques vivres, je pus arriver le même soir au quartier impérial, qui se trouvait à Minski, éloigné de trois lieues et demie de l'endroit où j'avais été blessé. Je cherchai vainement à me loger dans les écuries de l'empereur, je n'y trouvai aucune place. Je désirais parler au capitaine de l'état-major de notre maréchal, mais je ne pus le découvrir.

A force de recherches, je trouvai une misérable grange, occupée par des soldats de toutes les nations et de tous les régiments possibles, entre autres par quelques Suisses, qui se serrèrent pour me laisser approcher du feu.

Dans ce désastre, mes compatriotes et les soldats de la garde ont toujours été prévenants pour les officiers. Il n'en était pas de même des autres troupes.

Comme je n'avais pas mangé de toute la journée, et que j'avais un peu de farine et ma marmite de campagne, mon domestique se mit en mesure de me préparer une bouillie à sa façon ; j'avais faim, je la trouvai excellente ; mais mes blessures me faisaient souffrir et le froid était tellement intense que je ne savais comment m'en garantir. A la fin le sommeil me gagna, et je me réveillai seulement à la pointe du jour, pour me remettre en route.

Vers midi, je commençai de nouveau à avoir quelque appétit. Caché derrière un petit bois, mon soldat me prépara une soupe frugale. A peine avais-je fini, que je cherchai à regagner la grande route ; mais elle était tellement encombrée qu'il me fut impossible d'avancer. Je fus obligé de bivouaquer avec les malheureux qui m'entouraient. Ce ne fut que le lendemain, au jour, qu'il me fut possible de me remettre en route. Cette nuit fut assez cruelle par les souffrances que j'éprouvais : la faim, mes blessures et le froid, tout s'en mêlait pour rendre mon voyage lamentable. A peine avais-je fait une centaine de pas, que mon cheval manqua des quatre pieds et tomba sur ma jambe blessée, ce qui ne laissa pas que de m'occasionner une forte douleur. Après m'être remis à cheval avec beaucoup de peine, je continuai ma route, pendant deux heures ; mais il faisait si froid que, voyant un grand feu entouré de cuirassiers, je m'en approchai, et ils voulurent bien me faire une petite place. Ces braves, qui étaient de la vieille garde, me donnèrent un peu de thé. Je me reposai près d'une heure auprès d'eux. Je me remis en route, et à midi j'entrai dans un village, où, pénétrant dans une grange, je fis demander s'il ne serait pas possible de me découvrir un traîneau, car je souffrais horriblement d'être à cheval avec la blessure profonde que j'avais à la jambe.

Pendant ces recherches, j'étais à manger ma soupe, lorsque je vis entrer dans la grange notre infortuné colonel Vonderweid de Seedorf, qui avait été blessé quelques instants après moi. Il était suivi du capitaine Hopf et de l'adjudant-major Tschudy. Ces deux derniers avaient aussi des coups de feu dans les jambes. Ils étaient aussi à cheval comme moi. On leur avait procuré des traîneaux, et les pauvres officiers suisses partirent ensemble, en caravane, heureux de se revoir encore avant de mourir !

Notre lugubre convoi était accompagné des lieutenants Feer et Monney, et de tous nos fidèles soldats. Le soir, nous arrivâmes à Nassibow, où nous passâmes une nuit passable dans une grange; mais là nous nous aperçûmes que l'état de notre brave colonel empirait ; il avait l'air ferme et résigné, et souffrait sans proférer une plainte. Sa blessure était grave, mais son exaspération l'était encore davantage. Il paraît qu'il existait chez certains officiers de l'armée française un mauvais vouloir instinctif contre les Suisses, et notre digne et courageux colonel avait à se plaindre de l'ingratitude de plusieurs officiers haut placés. Non pas pour lui, disait-il, mais pour ses compatriotes, qui n'avaient que la mort et l'oubli en partage ! Aussi était-ce avec le désespoir dans l'âme qu'il racontait cette lutte inégale, où les Suisses du deuxième régiment combattaient un contre vingt.

Cette situation d'esprit, avec le coup de feu qui lui avait traversé l'estomac, ne laissait plus aucun doute sur l'issue fatale que nous redoutions. Nous perdions en lui le soldat le plus valeureux et le plus humain des chefs. Je souhaite que la famille Vonderweid, à Fribourg, connaisse un jour l'affection et l'admiration qu'il inspirait à tous ceux qui l'ont connu. Ne pouvant prendre aucune espèce d'aliment, il s'affaiblissait d'heure en heure.

(A suivre).

Bœuf
VEAU - MOUTON
de 1re qualité)
au plus bas prix du jour
Spécialité de PORC
salé, fumé
Grand choix de
Charcuterie Fine
BELL

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Amour ! Amour !

Se nourrir d'amour et d'eau fraîche,
C'est un rêve bien souvent fait,
Mais le bonheur que je vous prêche
C'est de boire de l'exquis **DIABLERETS.**

DEMANDEZ PARTOUT
ORANGEADE
CITRONADE
CITRON
MANDARINA
GIRARD
PRODUITS SUISSES ET INIMITABLES

Restaurant
GAVILLET
PLACE DU PONT, 3, au 1er
Anciennement : Coq d'Or, Angle Innovation
Téléphone : 22.340

RADIO GÉNÉRALE
DENIER & Co Ruelle St-François 3, LAUSANNE - Fond. 1920
Tél. 26.196 — Maison des Vaudois